

XYZ. La revue de la nouvelle

Madame Lescop

Yvon Paré



Numéro 79, automne 2004

Nouvelliers du Saguenay-Lac-Saint-Jean et de la Côte-Nord

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3419ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paré, Y. (2004). Madame Lescop. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (79), 35–38.

Madame Lescop

Yvon Paré

Madame Lescop parla de sa vie pendant deux heures et quarante-cinq minutes. Elle fit rire et pleurer presque les vingt-sept résidants du foyer en évoquant ses souvenirs et ses amours. Après, les nouveaux convertis achetèrent cinquante-neuf exemplaires du *Tour de ma vie en 80 ans*. Il fallait lire le témoignage, l'offrir et le diffuser.

Marie-Anna Bégin-Bélanger s'était trop échauffée, avait peut-être mélangé ses médicaments après la rencontre. Elle n'avait pu fermer l'œil. Des images, des phrases tournaient dans sa tête. Sa vie valait celle de madame Lescop. Elle feuilleta, scruta, évalua le livre dont elle avait acheté huit exemplaires. Qu'allait-elle en faire ? À qui les donner ?

Le lendemain, elle était debout à six heures. Elle n'avait plus de temps à perdre à quatre-vingt-huit ans. Elle avait besoin de cahiers et de stylos. Pour l'ordinateur, elle verrait. Elle oublia de frapper à la porte de madame Beaulieu-Lanctôt, comme elle le faisait depuis quinze ans, et fila dès que les portes du Foyer des années de la Paix furent déverrouillées. Elle traversa la rue sans regarder à gauche et à droite et faillit être renversée par un camion.

Vingt minutes plus tard, elle revenait avec la dizaine de cahiers lignés qu'elle avait trouvés chez le dépanneur et une boîte de stylos Pilot V5 à la pointe ultrafine. Elle était armée pour venir à bout de sa vie. Elle passa par la salle à manger où les vingt-six pensionnaires riaient encore des blagues de madame Lescop. Marie-Anna Bégin-Bélanger s'assit à sa table comme une reine. Les résidants se turent. Madame Beaulieu-Lanctôt garda la tête basse. Un rien la perturbait.

Marie-Anna Bégin-Bélanger mangea sans s'informer si madame Beaulieu-Lanctôt avait bien dormi et se réfugia dans sa chambre après le repas, verrouilla sa porte, ne voulant pas être dérangée par l'infirmière. Elle s'installa devant le petit secrétaire.

Elle l'avait acheté il y a vingt-deux ans. Il servirait enfin. Elle classa ses cahiers. Les bleus, les rouges, le blanc et les orange. Cinq cent douze pages en tout. Marie-Anna Bégin-Bélanger se demanda si ce serait suffisant. Elle s'était mariée trois fois, avait eu quatorze enfants de deux hommes bien différents. Sur le troisième, elle ne s'attarderait pas. Dix garçons et quatre filles, tous vivants. Du moins, elle le croyait. Ils venaient pour son anniversaire et après ils s'évanouissaient dans leur vie.

Elle lissa la première page du plat de la main, regarda par la fenêtre et écarta les rideaux pour laisser entrer la lumière. Madame Lescop écrivait devant une fenêtre.

Marie-Anna Bégin-Bélanger vit madame Beaulieu-Lanctôt qui se dirigeait lentement vers la poste. Elle sourit. Elle ne l'accompagnait pas pour la première fois depuis douze ans. Elle haussa les épaules. Il n'y avait jamais rien depuis qu'on livrait les chèques au foyer chaque mois. Avant, quand elle allait chercher sa paye, comme elle disait, à la poste, cela lui donnait une raison de vivre.

Elle pencha la tête, tenta d'imaginer madame Lescop en train d'écrire. Ce serait la frénésie dans le village quand on lirait sa vie. On se bousculerait pour venir lui parler.

Marie-Anna Bégin-Bélanger sentit comme une lumière descendre sur elle. C'était facile. C'était comme verser l'eau du thé dans sa grosse tasse. Elle écrivit toute une page de sa belle écriture. Elle n'avait pas gagné des concours de calligraphie dans son enfance pour rien. Elle posa son stylo et vit que c'était l'heure du repas de midi. Elle referma son cahier, alla frapper à la porte de madame Beaulieu-Lanctôt qui se figea devant son sourire. Marie-Anna Bégin-Bélanger n'était plus Marie-Anna Bégin-Bélanger. Elle mangea rapidement, lança quelques questions, mais n'écouta pas les réponses. Elle retraits rapidement dans sa chambre sous les regards incrédules des résidents. Marie-Anna Bégin-Bélanger, la grande championne incontestée et incontestable, renonçait à sa partie de cartes.

Elle relut sa première page. Jean-Luc Mongrain n'en reviendrait pas. Peut-être qu'après le Prix du Gouverneur géné-

ral, Christiane Charrette viendrait au Foyer des années de la Paix pour une émission en direct. Madame Beaulieu-Lanctôt, à sa droite, approuverait chacune de ses réponses. Elle écrit jusqu'à l'heure de la sieste, s'étendit sur son lit, mais n'arriva pas à fermer l'œil. Elle se releva et écrivit une troisième page avant l'heure du repas.

Le lendemain, Marie-Anna Bégin-Bélanger était devant sa fenêtre à cinq heures. Le village dormait encore, mais elle était à l'œuvre. Elle relut les trois pages, mais n'arriva pas à continuer. Elle relut son texte encore et encore, mais elle ne put ajouter un mot. Les mots se mélangeaient, les phrases se dressaient comme les murs de l'église. Toute sa vie se recroquevillait dans ces trois pages. Elle fit des efforts terribles, pendant plusieurs jours, mais pas un mot ne déborda sur la quatrième page. Madame Lescop n'avait pas parlé de ce phénomène.

Elle lut l'annonce dans le feuillet paroissial. Un certain Jacques Girard, écrivain, aidait les gens comme elle. Elle nota le numéro de téléphone.

Marie-Anna Bégin-Bélanger eut fort à faire pour convaincre les vingt-six résidants du Foyer des années de la Paix. Qui avait besoin d'un atelier d'écriture? Mais son enthousiasme fut contagieux. Avec l'aide de madame Beaulieu-Lanctôt, elle téléphona. Jacques Girard accepta de donner des ateliers à un prix d'ami.

Le mardi suivant, pendant trois heures, Jacques Girard expliqua comment s'y prendre. Il suffisait de ramasser les mots qui traînaient partout. Jacques Girard était volubile, sympathique et convaincant. Respirer, regarder, c'était écrire. Après trois ateliers, quelques exercices, les vingt-sept résidants du Foyer des années de la Paix étaient galvanisés. Tous se lancèrent dans le récit de leur vie.

Marie-Anna Bégin-Bélanger dressa l'arbre généalogique de sa famille. « On ne part pas en voyage sans une carte », avait répété Jacques Girard à plusieurs reprises. « Parents, naissance, enfance, école, adolescence, amour, mariage, enfants, mort, amour, mariage, enfants, mort, amour, mariage, mort. » Seize

titres pour seize chapitres. Un peu répétitif, mais c'était sa vie. Elle choisit un cahier jaune et se lança. Ah! la jubilation, la joie de s'envoler sur la page! Elle retrouva la frénésie du début. Jacques Girard avait percé le mur. Elle oublia de manger. Son cœur s'emballait, sa vie se déroulait comme un film. Elle était redevenue une fillette qui courait vers l'école à bout de souffle, une jeune femme qui voulait savoir le monde et le mystère des hommes.

Marie-Anna Bégin-Bélanger sentit une douleur dans sa poitrine. Elle échappa son stylo. Elle ouvrit la bouche et ses mains battirent l'air comme des bouts d'aile. Le monde devint flou dans la fenêtre. Madame Lescop s'approcha en souriant... Marie-Anna Bégin-Bélanger s'inclina sur son cahier, lentement, comme pour saluer. Madame Lescop posa une main sur son épaule.

Quand on la retrouva, plusieurs heures plus tard, on ne put que constater le pire. Marie-Anna Bégin-Bélanger était morte d'une attaque cardiaque foudroyante. L'infirmière l'avait trouvée la joue posée sur la page du cahier. « Comme sur un oreiller », ne cessa de répéter madame Beaulieu-Lanctôt en essuyant ses larmes au salon funéraire.

On exposa le cahier près du cercueil, au milieu des fleurs. Trois pages d'une calligraphie parfaite.